

Rémy Rodep

Deux notes sans musique

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0105732.000.R.P.2005.035.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2010

À toi Emma ma deuxième douce et bonne grand-mère.

À toi Régine, restée belle pour l'éternité.

À toi petit François parti trop tôt,
mais tu ne perds rien pour attendre.

À toi Claire B.,
ma mémé Claire que je ne cesserai de pleurer.

À toi Philippe, mon copain, mon ami,
mon petit frère, ma moitié d'orange.
Souviens-toi, nous nous étions promis de vieillir ensemble
si nous restions *célibataires* l'un et l'autre ;
ce n'est pas bien de ne pas tenir parole ; cependant
ne t'inquiète pas, je veille sur ton inconsolable maman
qui n'avait que toi.

À toi Carlos, mon soleil, mon étoile, si tu savais
comme je me sens bien quand je ferme les yeux
pour revoir ton image, ton sourire. Je voulais te rappeler
que tu n'aurais jamais dû partir en me laissant seul.

À toi Gilles, le seul qui a décidé de l'heure
de son départ,
mais comme d'habitude tu étais trop en avance,
tu n'avais pas encore 30 ans ; je t'avais sauvé in extremis
une fois, si tu savais combien je regrette de ne pas avoir
pu t'en empêcher la deuxième fois.

À toi l'enfant que je n'aurai jamais...

Introduction

— Allô Rémy ? C'est ta maman à l'appareil !

À la lecture, j'avoue honnêtement que ce semblant de phrase peut vous paraître quelconque, insignifiant, ridicule, je suis même sûr que certains doivent se dire que je ne dois pas avoir beaucoup d'imagination pour que cette banale série de mots s'honore d'une tête de chapitre. Ce qui me console dans votre éventuelle critique, c'est que dans le mot chapitre, il y a pitre.

Et puis pour tout vous écrire, puisque je suis là pour ça, *avec la complicité précieuse de mon stylo à bille cristal tracé moyen 0,6 millimètre de couleur bleue*, pour en revenir à ces premiers mots, ce n'était pas l'interrogation qui me gênait, c'était la présentation de mon *interlocuteuse*.

De quel droit cette inconnue s'arrogeait-elle le droit de s'autoproclamer *ma mère* ?

Elle s'adressait à moi tout naturellement, comme si nous nous connaissions, comme si nous nous étions quittés la veille ; aussi poursuivit-elle sa démonstration de culot par un tout naturel :

— *J'ai la chance de t'avoir retrouvé et, je viens demain matin pour tout t'expliquer !*

Et, le croirez-vous, elle raccroche ! Je n'avais pas eu le temps de réagir, de placer un son, un point, une virgule, de donner mon non-accord avec un énorme point d'exclamation à cette indésirable, à cette mystérieuse à ce point d'interrogation !

Que venait faire cette *téléphoneuse* dans ma vie plus de vingt-deux ans après ma naissance ?

Le plus bizarre, c'est qu'elle ne téléphonait pas chez moi, mais sur mon lieu de travail, comment pouvait-elle le connaître vu que je venais d'en changer ?

Je venais tout juste de signaler mon arrivée en réveillant bruyamment la pointeuse, lorsque monsieur Guy, mon employeur, s'avança vers moi avec sa tête transporteuse de mauvaises nouvelles :

— *Rémy, il y a un appel pour vous...*

Il s'empressa d'ajouter en m'accompagnant à son bureau :

— *Ne vous inquiétez pas, prenez votre temps, donnez-moi les clefs je vais aller ouvrir, mais moi je serais vous je m'assiérais, prenez mon fauteuil !*

Je trouvais que la matinée commençait plutôt bien, un patron qui vous accueille en vous offrant son siège, faut reconnaître que ça n'arrive pas tous les jours ! Mais plaisanterie mise à part, autant de délicatesse, autant de bonnes attentions, autant de sollicitude de la part de monsieur Guy, m'apparaissaient suspectes, m'inquiétaient, j'avais soudainement peur en saisissant le téléphone, de prendre un coup.

J'étais en plein divorce, celui-ci se passait très mal, mais je pensais aussi qu'il avait pu arriver quelque chose à Claire B. *mémé* Claire, la femme qui avait remplacé ma mère.

À cette époque, je travaillais au Centre Leclerc rue de la Grand Fond à Angoulême. Je gérais la station service et, en regagnant mon poste, je venais soudainement de comprendre pourquoi mon patron avait pris autant de précaution. En fait, cette femme, cette inconnue, cette insouciante, cette sans-gêne, cette mal élevée, cette pas élevée du tout, avait raconté sa vie à mon employeur qui ignorait tout de mon passé. Moi qui étais la discrétion même, qui n'aimais pas me raconter, mélanger travail et vie privée, j'étais servi !

Je comprenais mieux après coup, pourquoi Monsieur Guy m'avait invité à m'asseoir, avec cette histoire à dormir debout qu'elle lui avait racontée.

Nous sommes en mars 1977, la demie de mes vingt-deux ans n'a pas encore sonné.

Hiver 54

Je me demande quelle tête a bien pu faire *ma mère*, en apprenant qu'elle était enceinte de moi. J'aurais bien aimé être là, être une petite souris comme ça, seulement pour voir, pour savoir, pour entendre, pour l'entendre !

Ma mère, c'est bizarre ces deux mots tout de même ! *Ma mère*, ces deux mots simples, précis et, possessifs à la fois, *ma mère ! Ma mère !*

Je ne les ai jamais prononcés pour elle, pas plus que les mots *Maman* et *Papa* d'ailleurs.

Rien que le fait de l'écrire, je me sens ridicule ; on sent que ma plume, enfin la bille de *mon stylo cristal tracé moyen 0,6 millimètre de couleur bleue* n'est pas très à l'aise dans cet exercice, elle n'est pas très confortable dans l'arrondi des lettres, vous ne trouvez pas ?

Je ne l'écris pas naturellement, à le lire, on sent bien que je l'écris faux.

J'ai donc poussé mon premier cri, neuf mois après celui qu'avait poussé l'Abbé Pierre sur les ondes de Radio Luxembourg, à part que pour moi, il y avait moins d'auditeurs pour m'entendre.

L'hiver 54 avait été si rude pour ceux que l'on appelle pudiquement encore aujourd'hui les *SDF*, que la pauvreté avait revêtu un masque funèbre, injuste, cruel, pour enlever le semblant de vie d'une femme et, de son petit enfant.

Morts de froid s'indignait l'Abbé Pierre alors, que ce n'est pas le froid qui tue, mais la misère.

Abbé Pierre, mais cœur d'or, de là où il se trouve aujourd'hui, doit être bien déçu de constater que plus de

cinquante-cinq ans après, la situation n'a guère évolué, si ce n'est la misère qui continue à tuer toujours et, de plus en plus.

L'Enfant matricule 3044

Je me demande quelle tête a bien pu faire *ma mère* aux environs de onze heures ce 18 octobre, lorsque la sage femme me présenta à elle dans mon plus simple appareil.

Ai-je eu le droit à ce regard admiratif, tendre et fier à la fois, qu'ont toutes les mères envers celui ou celle, qu'elles viennent de mettre au monde ? M'a-t-elle pris dans ses bras tout de suite pour m'étouffer de ses gros *poutous* baveux, gourmands, tendres et possessifs ? Ai-je eu droit à cet élan excessif, à ce trop plein de tendresse ?

M'a-t-elle immédiatement trouvé beau ?

Mais voilà, comme l'écrivait le talentueux Audiard à qui on ne faisait jamais de cinéma, car il avait toujours le dernier mot, la mouche dans mon biberon de lait, je crains que ce jour-là, cette fierté, cette tendresse, ce regard admiratif, toutes ces bonnes attentions normalement dues à mon statut de nouveau-né, ce soit la sage-femme qui ne les ait eues.

Pour *ma mère*, encore sur la table de travail *ce qui devait la changer*, des milliers de questions devaient déjà se poser, se bousculer dans sa tête, hé oui, à peine arrivé, à peine avais-je pris ma première bouffée d'air dans ce monde qui s'annonçait hostile, que déjà je lui posais des tas de problèmes !

Il faisait frisquet, j'étais nu comme un ver depuis déjà dix bonnes minutes, lorsque *cette mère* se décida enfin à me prendre dans ses bras, pour voir quelle tronche j'avais vraiment.

Lorsqu'elle s'est penchée sur moi, inquiète, je voyais se refléter dans son regard magnifiquement vert, non pas

mon petit visage poupon encore tout fripé, mais un énorme point d'interrogation.

Je profitais lâchement de ce moment de curiosité et d'inquiétude de sa part, pour essayer de la rassurer.

J'essayais tant bien que mal de la séduire, de la charmer en faisant mes premières *gnegeteries* de nouveau-né, se bouffant les mains avec les gencives. J'étais sûr de faire un tabac, de la faire craquer, de lui faire changer d'avis, car avec un tel numéro, les mamans dignes de ce titre ne peuvent pas résister devant leur progéniture. Mais avec elle rien, rien de rien, je n'arrivais ni à l'attendrir, ni à la séduire, j'avais même été particulièrement ridicule dans mon interprétation spontanée de bébé séducteur.

Je n'avais pas été compris, elle avait dû croire en me voyant porter mes petites *mimines* à la bouche en grognant :

— *Merde, il n'est pas né depuis un quart d'heure que le voilà qui réclame déjà !*

Pas de chance pour moi, ce 18 octobre était la journée des sans amours à Malakoff.

Et mon père au fait, où était-il celui là ?

Suis-je bête, je sais, comme beaucoup de futurs papas, il devait faire les cent pas dans la salle d'attente, *crapautant* cigarettes sur cigarettes, énervé, stressé, impatient comme il devait l'être à ce moment-là, de savoir si l'accouchement s'était bien passé, savoir s'il allait être l'heureux *papa* d'un petit garçon ou d'une petite fille, savoir si sa femme et son futur enfant étaient en bonne santé, enfin bref, toutes ces questions terriblement angoissantes que se pose normalement un futur jeune *papa*.

Y'a pas à récrire, mais dans ces moments-là, le plus difficile c'est tout de même pour les pères !

En fait, pour une fois la salle d'attente de cette clinique de la rue Renault à Malakoff portait bien son nom, c'était bien une salle d'attente, mais de... père !

Où était-il ce lâche qui n'avait pas le courage d'assumer les conséquences de ses actes sexuels ? Où était-il cet ignorant du sexe, cet énergumène qui ne savait pas que ce qu'il avait rangé dans son petit pantalon n'était pas seulement un *truc*, pour se donner du plaisir, se soulager, ou satisfaire des besoins *naturos* ?

Pourquoi ce chaudronnier, ce *de père inconnu* allait-il raconter avec un certain aplomb en allant me déclarer le lendemain de mes premiers cris, qu'il avait assisté à l'accouchement si c'était pour ne pas me reconnaître ?

En fait, pour lui, j'étais moins précieux que les métaux dont-il était chargé de s'occuper.

Quelques jours après ma naissance, je faisais mon arrivée dans le foyer familial, un hôtel particulier de Montrouge. C'était un hôtel particulièrement particulier. Un de ces hôtels à vous mettre une entreprise entière de pompes funèbres sous Prozac, vous savez, cette petite pilule du bonheur, soit dit en l'absorbant, mais qui a surtout fait celui des laboratoires, soit dit en l'achetant.

L'hôtel des Glycines était sinistrement planté au numéro 92, de la rue Gabriel Péri.

Les chambres sans aucun confort, étaient chèrement louées à la journée, à la semaine, ou au mois. *Ma mère, décidément j'ai beaucoup de mal avec ces deux mots*, célibataire, vivotait dans cette chambre dont le loyer oscillait entre deux mille six cents francs et, quatre mille six cents cinquante francs, selon les mois et, l'humeur du patron.

L'arrivée de mes trois kilos et quelques, allait prendre une place immense dans cette minuscule et, unique pièce, qui lui servait de salle d'eau, de cuisine, de salon et, accessoirement de chambre.

Même si je reconnais bien volontiers que la vie ne devait pas lui être très facile, je ne comprendrai jamais ce qui s'est passé dans sa petite tête, pour qu'elle décide de se séparer de ma petite existence en me conduisant

directement, en bus et, sans la moindre hésitation, à l'Hospice Saint Vincent de Paul à Denfert-Rochereau.

Qu'avais-je fait ?

Que lui avais-je fait ?

Avait-elle décelé un défaut de fabrication ?

J'avais neuf petits jours d'ancienneté dans cette vie et, déjà elle en avait marre de moi, marre de me voir, marre d'entendre mes braillements qui devaient l'énerver et, certainement gêner le voisinage.

Pendant le trajet Porte d'Orléans, Denfert-Rochereau, bien blotti dans ses bras, je comptais sur la complicité des voyageurs du bus pour se pencher, s'attendrir sur ma petite frimousse et, me faire des grimaces idiotes, complimenter *Ma mère* sur la beauté de son bébé, *son bébé c'était moi*, en lui demandant :

— *C'est quoi comme marque ? Fille ? Garçon ? Autre ?*

Merci de cocher la case correspondante.

Mais non, ils avaient beau tourner autour de moi comme des chats devant un bol de crème anglaise et, même s'ils ignoraient le but réel de cette femme, ils n'arrivaient ni à la convaincre, ni à la dissuader d'aller au bout de son geste !

Mes grands yeux bleus redonnaient sourire, détente et bonne humeur aux usagers qui partaient ou revenaient de leur labeur, à tous, sauf à cette *mère* mal aimable, à cette mal vissée, à cette déterminée. Décidément, dans ce bus des années cinquante qui roulait bruyamment et, inconfortablement jusqu'à Denfert-Rochereau, il n'y avait vraiment qu'avec elle que je n'avais pas de ticket.

La station où elle allait descendre s'approchait et, rien n'allait lui faire faire demi-tour. Mais, bon sang, que lui avais-je donc fait pour que, sans aucun remords, elle se débarrasse de moi ? L'avais-je donc fait tant souffrir en sortant de son ventre ?